

lapageblanche
septembre/octobre(2002)numéro(22)



Santiago Molina



Soir Brûlé



présentation

Soir Brûlé

Remuer la paille, lisser la laine sans bruit, / avoir faim, comme un pommier l'hiver sous la bâche, / sans but et tendrement se tendre vers autrui, / regarder dans le vide, attendre sans relâche.

Ossip Mandelstan, Poèmes, collection Gallimard, traduction du russe : François Kérel

Llama Donante... Soir Brûlé, tel est le titre en français du cinquième des recueils édités par nos soins. Le premier recueil en relief sur notre Page Blanche, contenant, dans un rabat de sa couverture, la version originale en langue espagnole.

L'auteur, Santiago Molina, est né en 1958 au Nicaragua, où il a grandi. Homme de lettres, Santiago a entrepris dès sa jeunesse un tour du monde des livres, qui occupera sa vie. De sa vie passée, de sa vie présente, j'en sais quelque chose, au moins dans les grandes lignes, car depuis près de deux ans lui et moi sommes devenus amis. C'est par téléphone, mais le plus souvent là-bas, chez lui, au lac d'Hourtin, à proximité des plages de Gironde, que nous avons traduit Llama Donante : je lui lisais le texte en espagnol, lui le répétait en français, je n'avais alors qu'à faire l'effort d'écouter certaines nuances, de réfléchir à leur sens, parfois nous soupesions et nous choisissons ensemble quelques mots, on démontait et remontait

autrement une ficelle, mais la plupart du temps, les deux langues étant jumelles, je peux dire que l'accord a été parfait entre deux traducteurs, ce qui est peut-être plutôt rare. Ainsi, tranquillement assis nous devisions, jambes ballantes, sur un ponton de pêcheurs, ou bien alors... nous nous installions - souvent de mauvaise humeur à cause des nouvelles - autour d'un verre exotique au goût un peu fade, à la saveur à la fois unique et multiple, indicible, sucrée, noir comme le café, moussant comme de la bière et en plus qui pétillait, jusqu'au soir à la terrasse du « Bar Nautique », une minuscule ginguette en bois de pin coloré de blanc et de bleu, rasant le bord du grand lac d'eau douce protégé de l'océan voisin par des dunes boisées, et dont la surface certains soirs, d'après les connaisseurs, se couvre de pétales de roses...

Océan atlantique... de l'autre côté de l'océan, entre Amérique du Nord et du Sud, se trouve la terre d'enfance de Santiago Molina ; Nicaragua volcanique, avec ses grands lacs, sa chaleur et ses moustiques. Nicaragua avec ses deux saisons, son peuple métis, sa culture métisse, sa misère économique, comme dans tant d'autres pays, tant d'autres pays. Le pays de Santiago est en révolution depuis cent ans, une révolution commencée par César Sandino au début du XX^e siècle, une révolution qui, soit dit en passant, est une terrible illustration du long combat sans illusions du plus faible contre le plus fort, celui-là même qui se fait fort d'imposer sa loi. Passons...

La couleur des souvenirs n'est pas le triste sépia des vieux clichés. Elle est plutôt un fouillis de couleurs sur une page blanche... tendres et violentes couleurs d'enfance, au seuil du temps des souvenirs, des réminiscences...

Pierre Lamarque

lapageblanche

septembre/octobre(2002)numéro(22)

Santiago Molina

Soir Brûlé

Présentation 04
par Pierre Lamarque

Soir brûlé 06

Les jours d'avant 26

Mars montait des lisières de la ville 40

En conjurant l'hiver 50

S o m m a i r e



SOIR BRÛLÉ




On la voyait encore à la nuit, accroupie sur sa porte obscure
A remuer des braises sous des marmites de fonte noire.
Je l'aimais, il me semblait qu'elle était la terre même.



Yves Bonnefoy
Rue traversière et autres récits en rêve





Sur une mule entre Juigalpa
et San Pedro de Lóvago.
Une mule qui ressemblait à un lumignon
mobile allumé par le scintillement
des quatre sabots au ras
de la terre caillouteuse du chemin.
Sur une mule allait Grand-mère :
au petit trot dans les sentes de l'été
à pas lent dans les traverses de l'hiver
mais toujours elle arrivait à l'heure
aux marchés de la plaine ou de la montagne
aux vergers de pains des rives du Sique
aux fêtes des mineurs de la Liberté
aux fromageries de Comalapa
aux orangeries de Santo Tomás
aux embarcadères du Rama
malgré les quinze porcs
qu'elle maintenait attachés à sa seule
corde de pèlerine funambule.




Sur une mule au bord du fil nocturne
des défilés illuminés de lucioles.



Les confins du Chontales n'existent pas à moins que les diabolins
des ravins ensorcelés n'attachent les pattes de la mule.



Grand-mère regardait en arrière
en tirant les porcs,
la mule devant
regardait la côte ou la descente.
Pour les yeux du ciel
Grand-mère, sa mule et les porcs
c'étaient des points bruns ouvrant l'horizon
de l'éternité de la plaine.



Ce point-là c'est Grand-mère
et le reste de la page blanche

la plaine

les bouchers affûtent
leurs couteaux sur la meule
de la pleine lune qui annonce
l'arrivée de Grand-mère dans la contrée.

Une carte qui détaillerait les traversées de Grand-mère serait
une géographie tracée selon le vol du garde-ravin :
rasant les eaux dormantes des trous d'eau,
tranchant les ruisseaux se jetant
dans les remous des nappes de troncs
ou, selon le vol du saute-cactus :
discret parmi les lances des dattiers-coyolites.

GRAND-MÈRE REGARDANT LE LAC

Grand-mère n'a jamais navigué
sur le Grand Lac Nicaragua,
elle est restée à terre
de ce côté-ci du Chontales.
Quoique, depuis une colline
obscur, non loin d' Acoyapa,
elle aura pu voir s'allumer
les lointains acétylènes des chandelles
du port de San Ubaldo,
deviner depuis la selle de sa mule
le vapeur Victoria
en partance vers Granada,
ou les régimes de bananes empilés
sur les bâches des péniches.
Grand-mère est restée dans la plaine
et pendant que les bateaux s'éloignaient
elle cherchait un porc égaré,
perdu dans les guásimes
aux fruits acides et craquants.

Marchande de porcs, tu lavais tes mains à l'épiphanie d'eau
que t'envoyait le Seigneur Guerrier dans les chemins de l'été.

Circé des contrées poussiéreuses,
a pensé le poète
quand il l'a vue descendre des coteaux rouges de baies
avec sa file de porcs soumis.
Mais le poète a fait erreur : Grand-mère
attendait l'Amour-Voyageur
et entre-temps
elle liait et déliait la queue des porcs
pour conjurer les diabolins
et leurs apparitions
dans les pailles des chemins
avec leurs voix aiguës rappelant
le sifflement tenace des chouettes.
Mais Grand-mère ne s'est pas trompée : elle a reconnu
le Voyageur à la cicatrice d'eau douce
que le grand large a tracée dans le teint
outremer des mariniers.
Les chiens roussâtres des fermes
aboyaient
à l'odeur du renard loin de sa tanière.
Le poète détrompé
a rayé de son imagination
le masque du sortilège mythologique
et à la fin il l'a vue elle
tisserande de sentes et traverses
conductrice des espoirs
que taisait dans le ciel sans lune
la plainte des coyotes,
conductrice des nuages de la plaine
que guettaient les contrées
pour le sacrifice de ses agneaux ambulants
dont le sang répandu dans la canicule
fermait les blessures
de la terre craquelée,
conductrice de la lune pluvieuse
qui attachait sa mule
au pied d'un madroñ fleuri
et décidait entre deux averses
de la nuit qui fut son Thalame.

Conseillé par Hésiode

mon Grand-père a étudié les mois

les lunes

les vents

les pluies

les soleils

propices à la construction d'un four

qui serait comme un nid de Palombe-Tora

un coteau de Cuapa

un ravin de lumière

posé sur la paume

de la main tendue de l'horizon

une maison qui prendrait feu sans brûler

afin que Grand-mère travaillât les récoltes

des jours et des nuits de l'homme.

CONSTRUCTION DU FOUR

Le rythme c'est la mémoire
que tu gardes d'un cerceau
rodé par un enfant,
des cris des roues
d'une charrette qui passe
sous les baies
des guanacastes.
Les métaphores devront être
ductiles comme le mélange d'argile
fraîche préparée de tes mains,
laisse l'air des jours
pénétrer à travers elle
afin que sa forme redevienne
image vigoureuse du temps.
Les vers doivent posséder
la rigueur des briques
unies en une seule symétrie
qui se rêve elle-même
concave taillé
dans l'œuf de l'espace,
symétrie que tu dois savoir interrompre
dans la gueule ou par la fenêtre
où entrera la bûche,
nourriture de ton four
qui allumera le feu
du maïs des mots
toujours à brûler
dans le soir de tes poèmes.

Grand-mère a appris
à travailler le feu,
à dominer la hauteur
des flammes
pour que le mystère de la lumière
se recueille entre elle
et la diminution des braises
entre elle et la nuit
entre elle et les étoiles
allumées dans la cour.

Grand-mère martelant
la concavité profonde
d'un horizon
de bûches incandescentes.
Vulcaine du soir
forgeant des chaînes
de maïs.

Démiurge, à base de maïs
elle créait le monde
dans un déluge de feu
né du chêne
le plus sec de la terre.

Grand-mère allumait
les premières brindilles
de la Genèse :
incendies
du soir
qui fondaient
les odeurs
de la terre,
créatures de maïs
qui déambulaient
la nuit
dans le silence
de la cendre mouillée.

Grand-mère se brûlait les yeux
face aux flammes du four
pour savoir ce qu'il y avait de l'autre côté
de la cendre immobile de la nuit.


Les lucioles sont les yeux
de ma Grand-mère dans la nuit.
J'en ramasse une poignée
ainsi vais-je illuminant les couloirs
mal éclairés du temps
par des minuits qui ne s'éteignent
jamais jusqu'à ce que le chant du coq
ne souffle les chandelles de mes doigts.

Grand-mère envoyant au diable les Oiseaux des heures du patio
qui désormais ne savaient plus annoncer le bon temps
où les biscuits étaient dorés.

Grand-mère glissant les mains
sous les mailles métalliques des volières,
vérifiant si les loquets des petites portes
ne restaient pas ouverts et si les Oiseaux-mille chants
avaient leur part exacte de blé du soir
pour chanter à gorge déployée pendant son travail
à côté de la gueule muette du four.

Une charrette
chargée de bûches
s'arrête devant le portail:
Grand-mère observe
la brutalité sèche
que laisse l'été
dans les nœuds
furieux des âges
et qui bientôt
seront désagrégés
sur les toits
de l'hiver.

Les jours
c'étaient des charrettes
de bûches
disparaissant
silencieuses
dans le ciel
que les nuits
fendues par les coups de hache
écarlates de l'hiver
renvoyaient chargées
par les coteaux perdus
d'immenses échardes
d'éclairs.

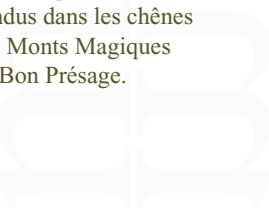


Le four cyclopéen, la pelle de Grand-mère.
L'œil de bœuf du soir brûlé.



MUSIQUE DES SPHÈRES

L'entrechoc des plaques
noircies de suie du temps,
le coup de pelle
contre les tisons
– lance pénétrant dans le four
circulaire de la nuit –
éparpillant et cassant
les braises d'un rouge
Uccello qui sautaient dans le creux
momentané des flammes
comme des daims qui se perdraient
parmi les clochettes de bronze
augures que l'on entend sonner
pendus dans les chênes
des Monts Magiques
du Bon Présage.



La pelle fut d'abord
un arbre qui contenait
un temps d'oiseau,
aujourd'hui c'est le prolongement
d'une main
qui touche le feu
et sépare les flammes
comme autrefois le vent
écartait les feuilles
avec des doigts transparents
qui seulement reflétaient
les yeux de l'oiseau
volant entre les instants
abrupts des branches.

Je m'endormais en écoutant
le martèlement de la pelle
et dans mes rêves je lançais
des galets incendiés
qui ricochaient presque quatre
ou cinq fois sur les eaux
captives de la nuit.
Vers le matin la fumée
laissée par les jeux de mes rêves
sur le toit s'étirait
assise sur le tabouret
d'or de l'été.

LE PRISONNIER

Le feu enchaîné à une bûche
chaque soir purge sa peine
dans la prison du four.
Le vent de l'aube attise
les oiseaux de sa cendre
qui tournent dans le patio de l'air
jusqu'à ce que Grand-mère interrompe
la promenade circulaire du prisonnier
aux bords du nid de la nuit.

ADÉLAÏDE

Adélaïde va et vient
entre les autobus surchargés
du petit matin.

L'aube neuve renaît
dans le creux du plateau
recouvert d'un carré
de toile délavée qu'Adélaïde
équilibre sur l'écume d'ouate
dormant sur sa tête.

L'adjoint du bus
crie managuaaaaaaaaaa
et un dernier passager
sort la main par la fenêtre
et attrape la cartouche de galettes
que la vendeuse de ma Grand-mère
lui tend je ne sais comment
et je suis là me souvenant d'elle
– dans le temps sur la pointe des pieds –
alors que je vais en bus
par une rue de Bordeaux.

PÉTITION

Écrire dans l'espace
de la chambre du four avec l'encre
rouge des braises,
ronds et dorés
poèmes de maïs qu'Adélaïde ensuite
pose sur son plateau
pour que le peuple
de la rue ait à manger
et à lire.

J'aurais dû écrire sur *papier sulfurisé*, ce papier
que ma Grand-mère déplaît
sur toute la surface de la plaque,
ainsi les mots ne se consumeraient
dans la gueule du four
qu'est la première ligne du poème.

LES JOURS D'AVANT

Tout a brûlé dans le temps. Tout est resté au loin.

Joaquín Pasos

GRAND-MÈRE EN AOÛT

Grand-mère en août
quand descendaient de leur bus
venant de la capitale
les colporteurs et les photographes
ambulants, les cages gothiques
des perroquets diseurs de bonne aventure,
les labyrinthiques jeux du *Taureau-Rabón*
et les jeux d'escamoteurs,
une pièce surgie de son tablier
un galet de métal
qui avait la légèreté du vent
se faufilant dans les balcons
des mesures blanchies
à la chaux fluide des brosses
ah rues sans bords de Juigalpa
polies par un soleil de chardon
où j'allais m'essuyant
la poussière des lèvres
monter les homériques
chevaux de bois
peints de criantes ripolines
et infestés de serpents à sonnettes imaginaires.

Je lance la bille verte du monde
au fond du jeu du *Taureau-Rabón*
et l'on entend par-dessous le Minotaure
ruminer l'espoir
que dans ces profondeurs
il n'y a pas de hasard.

FÉLIX

Félix est en train de couper
les ailes des Oiseaux des heures.
Les pages du Livre des Heures
sont éparpillées sous le citronnier.
Chronos ne pourra pas s'enfuir du patio
de mes hyperboréens finistères.

L'OISEAU DES HEURES

Son œil est plus transparent
que le verre du sablier.
Dans un cadran solaire tu ne vois pas
l'ombre du temps
mais tu l'entends s'échapper
de l'aiguille du bec
qui sans chiffre pointe au ciel.
A cause d'un bruissement d'ailes
tu te rends compte que la vie
– malgré sa cuirasse de rêves
terrestres et célestes –
est une cathédrale qui s'écroule
en poussiéreux blocs de torchis
sous les coups de l'éternité soufflant
dans les sévères tubes d'orgue
psalmodiés par la gorge de l'Oiseau des heures.




ENFANT AU CERF-VOLANT 1

Un enfant somnolent penché sur le fil
de son cerf-volant en papier de Chine,
baïllait la lenteur d'un crépuscule d'été.
Le vent immobile sur les coteaux,
les fanaux des premières fermes,
les halos du dernier poste d'essence,
le réveillaient de son infini désœuvrement
qui flottait dans l'air de liège des alentours.



ENFANT AU CERF-VOLANT 2

Mon cerf-volant plane au-dessus des coteaux
De Hato Grande sans brûler,
les flammes ne l'atteignent pas
depuis les taillis secs des rouvres
et nulle fumée en l'air ne l'emmêle.
Eolien le novembre qui soulève mon cerf-volant
loin du flamboyant mars
en allé avec les fourmis rouges
oublier sa fureur sous les racines
dans les tubercules de miel de la terre.



Une pleine bobine de fil de 2000 yards

tendue

sans courbes

dans le labyrinthe

bleu de novembre.

LE POÈME

Les queues des mots tremblent au vent

hisse-les un petit peu
soulève-les jusqu'en haut
au-delà de toi-même

le poème commence à voler

lâche sans crainte son fil lorsqu'il le demande
et laisse ton moulinet
tourner sans cesse son étoile

le poème s'en va

maintenant attends qu'il touche le ciel.

COLLAGE

Les toits gardent la mémoire brisée
de son pas guerrier dans le soir.
Le silence de ma fronde
en caoutchouc infini
épouvantait les oiseaux
dans l'espace pascalien.
Les ciseaux des hirondelles découpaient le ciel
en lambeaux de toile lapis-lazuli.
Les Oiseaux-mille chants venaient de l'Autre Monde d'Escher
se poser dans les baies mûres
de l'Arbre Rouge de Mondrian.
Gamin fabriquant de collages
avec des oiseaux morts à cet âge
où les croix des cimetières
sont des violons de Braque jouant au vent
une musique de faux qui siffle
au ras de l'herbe verte.

D'ICARE

Tu pues le pur soleil, me disait ma Grand-mère
quand je revenais des champs
avec les ailes brisées d'oiseaux
descendus dans mes rêves de cire.

CLÔTURE DE PIERRE

Clôture de pierre, muraille de Chine,
tour tombée de mon moyen-âge enfantin :
lézards qui seraient des dragons,
touffes d'herbe qui seraient des bosquets,
trous qui seraient des passages où ma main
touchait le rêve aiguisé de la licorne
endormie sous le soleil rouge d'un cactus.

UN JOUR

Essence du chemin :
le pont qui se courbe vers les eaux
transit et non pas cage où la bergeronnette
nocturne couve le matin
au passage clair du courant.

Être comme l'enfant pêcheur
uni à son profond poisson,
à son saut tacheté de ciel.

Monde sous le pont :
le jour compte ses âges d'argile et de bois,
une vendeuse passe en sifflant aux contrées
son métier de villes et de fruits ;
passe une jeune fille – ou est-ce le vent qui passe avec des fleurs ?
passe un cycliste affamé qui tourne
sur deux roues de pain des bois.

Le soir, la bergeronnette qui couve,
l'enfant qui part avec son panier
éclaboussé de ciels immobiles

(des paysans au bord du chemin
incendiaient le temps dans le cœur
jaune des coupoles de foin sec).

UNE HISTOIRE

La Femme retira des braises
le pot où bouillait le café
et le versa dans l'écuelle sépia
de l'Homme qui venait de creuser un puits
dans des endroits où abonde la roche.
La Femme rinça le pot de café
et dans son fond obscur égraina
deux ou trois poignées de cacahuètes
et appela depuis le seuil
de la cuisine aux quatre vents
le Fils qui jouait à glisser
dans les petits trous de la cour
les couleurs impossibles des billes d'os.
L'enfant qui vendait aux soirées
clignotantes de l'été
des cacahuètes en cornets couleur glaïeul.
L'enfant qui marchait avec son pot noirci
de tant de feux rallumés
rompant de son ombre aiguë le maigre prélude
tôt visité par les papillons nocturnes.
L'enfant qui s'asseyait sur la pierre
encore chaude de la journée passée
à compter quelques pièces cuivrées
qui ne donnaient aucun son
sous la lueur jaunâtre d'une lanterne
de l'éclairage public,
rare aux alentours du village
là où abondait la roche.

FIÈVRE.

Docteur Jarquin qui arrive du bar
de tante Deifilia sentant le rhum
ce n'est rien
de la citronnade au maté
de l'aspirine en petits paquets roses
les pas de Grand-mère traversant la cour
les mains de Grand-mère allumant les lampes à huile
et du vicks vaporub des pieds à la tête
et ne pleure pas emmerdeur
et couvre-toi Grand Vagabond
puisque tu as passé toute la sainte journée dans les coteaux.

GRAND-MÈRE EN DÉCEMBRE

Le bleu nomade
peut paître ici dans le sédentaire
patio bien balayé.
Il est temps de couper
les branches du flamboyant
qui frôlent déjà le toit.
Il faut peindre les chaises
d'un nouveau vert
plus clair que le vert
des bégonias.
Les canards de la cour
se sont envolés pendant la nuit
et se sont enfuis dans le ciel
à l'appel primitif
d'une bande de passage
peut-être pour les côtes
de Puerto Diaz.
Un homme et une échelle
suffisaient pour réparer les tuiles
que le vent arrachait
comme les grandes gousses
du flamboyant.
L'Avènement avait une odeur
de térébenthine dissoute dans les bégonias
et les chaises et un espoir
d'oiseaux qui volent dans la nuit.

MARS MONTAIT DES LISIÈRES DE LA VILLE

La poussière se soulevait comme un fantôme blond.

Julio Cabrales

MARS

Les poules cendrées
qui avalaient les cailloux de l'été
sous les poudreuses charrettes de mars
brinquebalantes, avec leurs bœufs que le soleil
changeait en plâtres aux paupières de jute.
L'humide porche de la Semaine Sainte
Et la bâtisse aux murs de magnolia.
Le moulin provincial de tante Léonore :
Les indiennes éventées par les pales
à côté du petit moteur diesel,
en train de converser au milieu des palombes de Castille
qui picoraient le maïs tombé de leurs jupons
envolés laissant voir leurs cuisses
droites comme le midi sur les toits.
Dans le kiosque venteux du parc
les joueurs aux poches décousues
visant de leurs pièces les coins des dalles
rouges de hasard et si sombres
sous l'arbre tropical d'un douanier Rousseau.
Et au soir l'Oiseau des heures,
annonçant la venue de la lune brûlée dans la plaine.
Et l'eau, l'eau des porteurs d'eau
là, dans la jarre hyperboréenne, terre
d'enfance aux volets
ouverts sur les collines verdoyantes de gayabiers.

LA JARRE

Elle n'est pas brisée la jarre
au fond du corridor
dans laquelle Grand-mère donnait à boire
aux hommes et aux hirondelles.
Toujours s'en reviennent des puits
des jaunes environs
les porteurs d'eau chargeant
dans leurs humbles amphores
l'origine du matin,
toujours je les vois remplir cette jarre
qui nous ôtait la soif éprouvée
quand le Nazaréen allait
traînant sa croix
dans les cendres
des brûlis de mars.

UNE GLACE

Le grand soleil, les iguanes
grattant leurs têtes
au vent très sec.
Le chariot de glaces
fait sonner dans la rue sa clochette de cuivre
et ma Grand-mère m'en achète une
couverte de miel écarlate
et le midi – colibri de feu –
lèche le froid dans le cône
que je porte en l'air victorieux.

LES AUTOBUS

Les bus en route vers El Rama
– démantibulés par le vol des pierres du chemin
et les grands coups de fronde du vent –
klaxonnaient en descendant à pic
les derniers pâtés de maisons de la rue Palo Solo
et ce scandale de métal et poussière
qui arrachait les pétales
de la Rose des Vents
on l’entendait depuis le corridor
à travers la maille
du fil de fer des poules
à travers les eucalyptus
et la clôture de pierre.

GRAND-MÈRE ET LA RIVIÈRE

Grand-mère ne croit pas à l'histoire
que raconte la lavandière.
Elle connaît le passage caillouteux de la rivière
et hier il n'a pas plu, en mars les eaux
ce sont de verts miroirs immobiles
et sa robe à fleurs
n'importe qui aurait pu la voler
quand la lavandière discutait
avec le laitier ou le pêcheur.
Accuser la rivière ne sert à rien.
Grand-mère connaît tous les rapt de ses trous d'eau,
tous les remous dans la bouche de ses affluents,
toute la mansuétude de ses coudes.

Ma Grand-mère que je m' imagine
voyageant en charrette là-bas
quand les cortèces étaient tous fleuris
de coupes jaunes,
les rivières maigres
enceintes de têtards,
les cincoyas mûres
sur le point d'éclater,
chemin de Puerto Diaz.

PONT RURAL

Ils avaient scié les troncs.
La longue scie égoïne
reposait sur l'herbe
fatiguée de midi.
Le maître et le jeune apprenti
accoudés au bord du ravin
regardaient les petits navires
de feuilles qui sillonnaient le filet d'eau.
Sieste. La pie célestine
au klaxon mondain
préfère l'holocauste du paysage
à la sereine domination de la cigale.
Les troncs sciés,
le maître et le jeune apprenti
clouent les larges planches
coupées au ras de la nouvelle lune.
La rivière – oh charpentiers des lisières –
vous rêve en train de clouer les nuages.
Demain lorsque le coq cendré du hameau
éveillera le phœnix du jour :
les gens du petit matin levés dès les ides de mars
portant sur leurs épaules l'orange gibecière des rêves,
les troupeaux de bétail fatigués de poussière
meuglant nostalgiques vers le lucide éloignement du sud,
les charrettes chargées de petit bois
et le cri rauque du bouvier
traverseront ce pont,
des anges en attelage sur les eaux.

TAUREAU DE FEU.

Flambait le ciel de jadis
lorsque sur terre dansait
l'homme vêtu de feu.
Mars montait des lisières de la ville,
nuage de poussière soulevée par les juments.
Ma ville aimée de l'été
sous la tristesse des eaux rares.
Dans le kiosque
l'harmonie municipale
soufflait une ballade
épelée dans les contrées
par les Oiseaux des heures de la plaine.
Rien d'infernal,
rien de labyrinthique :
le nuage à l'intérieur du ciel,
l'homme à l'intérieur du taureau
en train de brûler, native cendre
de l'enfance.

JUIGALPA

Ma ville commence
par une ligne poussiéreuse
de grandes bâtisses au soleil
Juigalpa aux rues
de terre pelée
attendant aveugle
aux angles de la soif
l'œil d'eau perdue qu'amènent
les chants d'Oiseaux-sourciers des porteurs d'eau
Juigalpa aux confins de l'été
qui pénétrant dans les brûlis de l'an
est une lune tendre de cornouiller
lézard courbé
sur le rocher du temps
fer de sabot qu'a perdu
le cheval du vent
ma ville qui court
débridée vers le Mayales
où elle s'enfonce pour ressurgir
dans le cercle ébauché
par l'aloze quand elle agite
les eaux pour un fruit
vert ou mûr
tombé du silence en écailles
des chilamates de mars.

CHANSON DE FIN DE MARS

Les chemins fous de poussière
les chemins fous de poussière
l'hiver l'hiver vite
vite les ramènera à la raison.

EN CONJURANT L'HIVER

... et tu vas de flamme en souvenir, et toi seul dans les deux rencontres.

Luis Cernuda

Seigneur Guerrier, conjurait ma Grand-mère,
 et le fouet de l'orage de la Saint François
 se taisait tout le long des monts
 de Hato Grande.

LA TOURMENTE

Tonne le ciel de maintenant
 et comme en d'autres mêmes soirs
 quand la pluie était
 une brouillonne rafale
 d'anges qui passent
 je me souviens de la cérémonie de ma Grand-mère
 à l'heure de la tourmente
 cachant les miroirs
 derrière des masques d'étoffes
 conjurant l'haleine ocre de l'oracle
 qui en mai ternissait le ciel de Juigalpa.
 Tonne le ciel de l'Europe
 et ce soir ici il n'y aura pas de crue du Mayales
 qui laisse la bonne argile aux pieds des briquetiers,
 ni d'embouchure pour remuer mes riens
 ni de pêche à la perche sous les manguiers de Batavia.
 La lapidation de la foudre
 fracasse les vitraux du temps
 et personne pour courir effacer la grimace
 sibylline de l'éclair
 et ma vie au rouge vif
 se reflète dans les eaux d'une rivière
 qui se charge de mon ombre au tain brisé
 parmi des miroirs sans augures.

LA GOUTTIÈRE

Notre toit imparfait
goutte entre les poutres
humides du temps

mais

une cuvette oxydée
un cul de jarre
un seau en plastique

à ras de terre
soutiennent la clepsydre

la lourde verroterie des cieux
de l'hiver qui tasse les fourmilières.

LES BRÛLIS

Durant les périodes d'écobuages
les rues de ma ville se remplissaient de fumées entêtantes
et l'on voyait des pailles entières calcinées
flottant dans l'air et qui disparaissaient
à peine tu les touchais des doigts
en ces jours-là le soleil se changeait en braise furieuse
et les yeux nous rougissaient de l'éclat
des flammes qui se levaient des alentours
la nuit quand je regardais vers les collines
les taches de feu sur les pentes
clignotaient dans le lointain
comme si quelqu'un dans le noir les attisait
Grand-mère disait que c'étaient des bandes de singes
qui dansaient à l'orée des bûchers comme des âmes en peine
mais je savais bien que les brûlis des prés
étaient l'œuvre temporaire des hommes
afin que la terre se trouve nue et assoiffée
à la rencontre des averses de mai,
quasiment comme cela se voit ici en Europe
au début du printemps,
sauf que là-bas on avait tant besoin d'herbe neuve
pour que les vaches de mon père et de tous les gens
donnent du lait et de la viande en abondance
durant la longue saison des pluies.

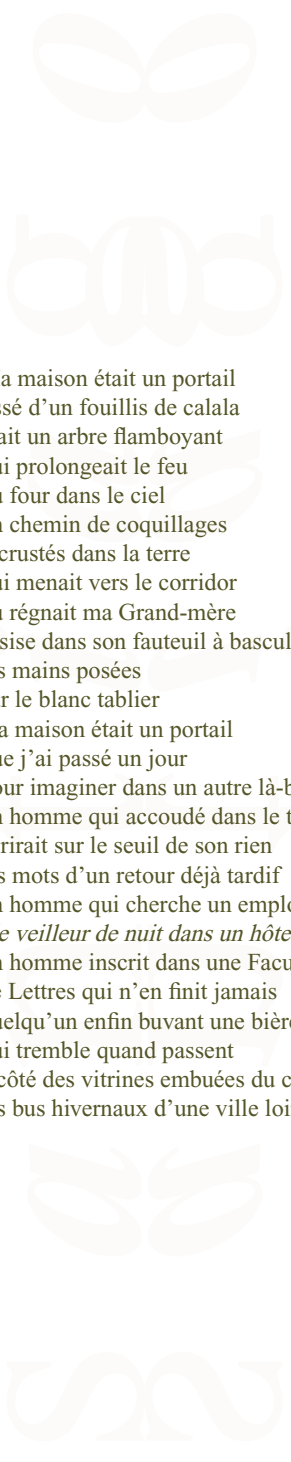
Je t'emmènerai une nuit de mars dans mes terres
et tu verras la lune rouge des brûlis
disparaître derrière l'ardeur des collines
alors tu contempleras avec moi l'apparition
de la vie dans le vol gris de la cendre.

ON ARRIVE DANS MA TERRE.

On arrive dans ma terre
– si c'est la saison d'hiver –
par une route pleine de flaques
où se reflète à l'infini le ciel.

On arrive dans ma terre
– si c'est la saison d'été –
par une route qui se transforme
à ton passage en nuage de poussière.

On arrive dans ma terre pendant le rêve d'une nuit :
le temps que dure la chandelle d'une étoile.



Ma maison était un portail
tissé d'un fouillis de calala
était un arbre flamboyant
qui prolongeait le feu
du four dans le ciel
un chemin de coquillages
incrustés dans la terre
qui menait vers le corridor
où régnait ma Grand-mère
assise dans son fauteuil à bascule
les mains posées
sur le blanc tablier
ma maison était un portail
que j'ai passé un jour
pour imaginer dans un autre là-bas
un homme qui accoudé dans le temps
écrivait sur le seuil de son rien
les mots d'un retour déjà tardif
un homme qui cherche un emploi
de veilleur de nuit dans un hôtel
un homme inscrit dans une Faculté
de Lettres qui n'en finit jamais
quelqu'un enfin buvant une bière
qui tremble quand passent
à côté des vitrines embuées du crépuscule
les bus hivernaux d'une ville lointaine.

Traduit de l'espagnol
par Santiago Molina et Pierre Lamarque

Santiago Molina

Llama donante

Lapage blanche septembre/octobre (2002) numéro (22)

TARDE QUEMADA

On la voyait encore à la nuit, accroupie sur sa porte obscure
A remuer des braises sous des marmites de fonte noire.
Je l'aimais, il me semblait qu'elle était la terre même.

Yves Bonnefoy
Rue traversière et autres récits en rêve

S
a
n

Sobre una mula entre Juigalpa
y San Pedro de Lóvago.
Una mula que parecía pábilo
móvil encendido por los chispazos
de los cuatro cascos a ras
de los cascajales del camino.
Sobre una mula iba montada mi Abuela:
a paso rápido en las trochas del verano
a paso lento en los atajos del invierno
pero siempre llegando exacta
a las ventas del llano o la montaña
a las fruterías de pan del Siquia
a la fiesta de los mineros de la Libertad
a las queserías de Comalapa
a los naranjales de Santo Tomás
a los embarcaderos del Rama
a pesar de los quince puercos
que atados conducía con su sola
cuerda de funámbula peregrina.

o
o

Sobre una mula en la noche bordeando el filo
de los desfiladeros iluminados de quiebraplatas.

Los confines de Chontales no existían a menos que los duendes
de los barrancos hechizados no ataran las patas de su mula.

Abuela miraba hacia atrás
jalando los puercos,
la mula hacia adelante
miraba la cuesta o la bajada.
Para los ojos del cielo
mi Abuela, su mula y los puercos
eran puntos pardos horizontando
la eternidad del llano.

Ese punto es mi Abuela
y el resto de la página blanca

El llano

Los destazadores afilaban
sus cuchillos en el mollejo
de la luna llena que auguraba
la llegada de mi Abuela por las comarcas.

Un mapa que detallara las travesías de mi Abuela sería
una geografía trazada según el vuelo del Guardabarranco :
rasante sobre el agua dormida de las pozas,
de canto a través de las quebradas que terminan
perdiéndose en un remanso de tronconeras
o, el vuelo de la Saltapiñuelas:
sigiloso entre las espinas de los coyolitos.

ABUELA MIRANDO EL LAGO

Abuela nunca cruzó
el Gran Lago de Nicaragua,
se quedó en la tierra
a este lado de Chontales.
Habrá visto sí desde una loma
oscura, cerca de Acoyapa, encenderse
el lejano acetileno de los candiles
del puerto de San Ubaldo.
Desde la silla de su mula
divisaría el vapor Victoria
zarpando hacia Granada
o las cabezas de guineo arpilladas
sobre el toldo de los lanchones.
Abuela se quedó en el llano
y mientras los barcos se alejaban
ella buscaba un puerco extraviado,
perdido entre los guásimos
de frutos ácidos y tostados.

Vendedora de puercos, lavaba tus manos la epifanía de agua
que te enviaba por los caminos del verano tu Señor de los Ejercitos.

Circe de las comarcas polvorientas,
pensó un poeta
al mirarla descender de las lomas rojizas de piñuelas
con su hilera de puercos sumisos.
Pero el poeta se equivocaba: Abuela
esperaba al Viajero Amor
y mientras tanto
ataba y desataba la cola de los puercos
para conjurar a los duendes
que se le aparecían en los pajonales de las travesías
con voces agudas que recordaban
el silbido tenaz de las lechuzas.
Pero Abuela no se equivocó: reconoció
al Viajero por la cicatriz de agua dulce
que el Gran Lago traza en el rostro
tramontino de los lancheros.
Los perros barcinos de las fincas
ladraron
al olor de zorrillo fuera de la tronera.
El poeta descubierta
borró de su imaginación
el disfraz del hechizo mitológico
y vio al fin en ella
a la tejedora de trochas y atajos
arreadora de esperanzas
que callaba en el cielo deslunado
la queja de los coyotes,
arreadora de las nubes del llano
que oteaban las comarcas
para sacrificar sus corderos ambulantes
que derramados en la canícula
cerraban las heridas
de la tierra quebradiza,
arreadora de la luna lluviosa
que ató su mula
bajo un madroño florecido
y decidió entre dos aguaceros
la noche que fue de su Tálamo.

Aconsejado por Hesiodo
mi Abuelo estudió los meses

las lunas
los vientos
las lluvias
los soles

propicios a la construcción de un horno
que fuera como un nido de Paloma Tora
una loma de Cuapa
un barranco de luz
posado sobre la palma
de la mano tendida del horizonte
una casa que ardiera sin quemarse
para que Abuela trabajara las cosechas
de los días y las noches del hombre.


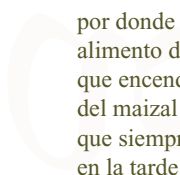


CONSTRUCTION DEL HORNO

El ritmo es la memoria
que guardas de un aro
rodado por un niño,
el grito de las ruedas
de una carreta pasando
sobre las chorejas
de los guanacastes.

Las metáforas tendrán que ser
dúctiles como la mezcla de arcilla
fresca preparada por tus manos,
deja que el aire de los días
penetre a través de ella
para que su forma se vuelva
imagen maciza del tiempo.

Los versos deben poseer
el rigor de los ladrillos
unidos en una sóla simetría
que se sueñe ella misma
concavidad tallada
en el huevo del espacio,
simetría que sabrás interrumpir
en la boca o ventana
por donde entrará la leña,
alimento de tu horno
que encenderá el fuego
del maizal de palabras
que siempre ha de arder
en la tarde de tus poemas.



Abuela aprendió
a trabajar el fuego,
a dominar la altura
de las llamas
para que el misterio de la luz
quedara recogido entre ella
y las diminutas brasas
entre ella y la noche,
entre ella y las estrellas
encendidas en el patio.

Abuela martillando
la concavidad profunda
de un horizonte
de leña candente.
Vulcana de las tardes
forjando cadenas
de maíz.

Demiurga, a base de maíz
creaba el mundo
en un diluvio de fuego
nacido del roble
más seco de la tierra.

Abuela encendiendo
las primeras astillas
del Génesis:
llamaradas
de la tarde
que fundaban
los olores
de la tierra,
creaturas de maíz
que deambulaban
por la noche
con silencio
de ceniza mojada.

Abuela quemándose los ojos
frente a las llamas del horno
para saber qué había del otro lado
de la ceniza inmóvil de la noche.

Las quiebraplatas son los ojos
de mi Abuela en la noche.
Yo recojo un puñado de ellas
y así voy alumbrando los pasillos
mal iluminados del tiempo
en medianoches que no se apagan
nunca hasta que el canto del gallo
sople los candiles de mis dedos.

Abuela mandando al diablo a los alcaravanes del patio
que ya no saben anunciarle la buena hora
en que las rosquillas están doradas.

Abuela deslizando las manos
sobre la malla metálica de las pajareras,
asegurando las aldabas de sus puertecitas
si acaso están abiertas y que los cenizales
tengan su porción exacta de trigo en la tarde
para que canten a todo pecho cuando trabaja
junto a la boca muda del horno.


Una carreta
cargada de leña
se detiene frente al portón :
Abuela observa
la seca fortaleza
que deja el verano
en los torvos
nudos de las edades
y que pronto
serán desatadas
sobre el tejado
del invierno.

Los días
eran carretadas
de leña
que desaparecían
silenciosas
en el cielo
y que las noches
rajadas por los hachazos
escarlatas del invierno
volvían a cargar
entre cerros perdidos
con las astillas inmensas
de los relámpagos.



El horno ciclópeo, la pala de Abuela.
El ojo de buey de la tarde quemada.

MÚSICA DE LAS ESFERAS


El entrechocar de los sartenes
entiznados de tiempo,
el golpe de la pala contra los tizones
– lanza penetrando el horno
circular de la noche –
esparciendo y quebrando
las brasas de un rojo
Uccello que saltaban en el hueco
momentáneo de las llamas
como gamos perdiéndose
entre las campanillas de bronce
que suenan augúricas
colgadas en los robles
de la Montaña Mágica
de los Buenos Presagios.



La pala fue primero
un árbol que contuvo
un tiempo de pájaro,
hoy es la prolongación
de una mano
que toca el fuego
y separa las llamas
como antes el viento
apartando las hojas
con dedos transparentes
que sólo reflejaban
los ojos del pájaro
volando entre los instantes
abruptos de las ramas.



Me dormía escuchando
el golpeteo de la pala
y en mis sueños yo lanzaba
guijarros encendidos
que rebotaban hasta cuatro
o cinco veces sobre las aguas
empozadas de la noche.
Por la mañana el humo
que dejaban los juegos de mis sueños
amanecía sobre el tejado
sentado en el taburete
de oro del verano.



EL PRISIONERO

El fuego encadenado a un leño
cada tarde cumple su condena
en la prisión del horno.
El viento del alba atiza
los pájaros de su ceniza
que giran en el patio del aire
hasta que Abuela interrumpa
su paseo circular de prisionero
en los bordes del nido de la noche.

ADELAIDA

Adelaida va y viene
entre los buses encanastados
de la madrugada.
El alba nativa renace
en la concha de la batea
tapada con un mantelito
de manta lavada que Adelaida
equilibra sobre la espuma del yagual
dormido en su cabeza.
El ayudantedel bus
grita managuaaaaaaaaaa
y un último pasajero
saca la mano por la ventanilla
y alcanza el cartucho de empanadas
que la vendedora de mi Abuela
le extiende no sé cómo
desde esta mañana
en que la estoy recordando
- de puntillas en el tiempo -
mientras voy en un bus
por una calle de Burdeos.

PETICIÓN

Escribir en el espacio
de los sartenes con la tinta
roja de las brasas
redondos y dorados
poemas de maíz
y que Adelaida luego
ponga en su batea
para que el pueblo
en la calle coma,
leyéndolos.

Yo debiera escribir sobre papel espermado, aquel papel
que mi Abuela desplegaba
en la superficie de los sartenes,
así las palabras no se me quemarían
en la boca del homo
que es la primera línea del poema.

LOS DÍAS ANTERIORES

Todo se quemó en el tiempo. Todo se quedó allá lejos.

Joaquín Pasos

ABUELA EN AGOSTO

Abuela en agosto
cuando bajan de los buses
que vienen de la capital
buhoneros y fotógrafos
ambulantes jaulas góticas
con chocoyos leedores de la fortuna
laberínticos toros rabones
y tapitas fugitivas
un chelín surgía de su delantal
un guijarro de metal
que tenía la ingravidez del viento
restregándose contra las barandas
de los caserones blanqueados
a la cal fluida de los hisopos
ah calles sin bordes de Juigalpa
pulidas por un sol de hojachigüe
donde yo iba quitándome
el polvasal de los labios
a montar los homéricos
caballitos de madera
pintados con chillantes sapolines
y llenos de cascabeles imaginarios.

Lanzo la bolita verde del mundo
al fondo del Toro Rabón
y se escucha abajo al Minotauro
pastar la esperanza
que en esas profundidades
no tiene azar.

FELITO

Felito está cortando
las alas del alcaraván.
Las páginas del Libro de las Horas
quedan dispersas bajo el limonero.
Cronos no podrá fugarce del patio
de mis hiperbóreos finesterres.

EL ALCARAVÁN

Su ojo es más transparente
que el vidrio del reloj de arena.
No miras en un cuadrante
la sombra del tiempo
sino que lo escuchas escaparse
de la aguja del pico
que apunta sin número hacia el cielo.
Por un revoloteo de alas
te das cuenta que la vida
– aunque acorazada con sueños
terrestres y celestes –
es una catedral que se derrumba
en polvosos bloques de adobe
al golpe de la eternidad soplando
en los severos tubos de órgano
que salmodia la garganta del alcaraván.

NIÑO CON BARRILETE 1

Un niño soñoliento reclinado en el hilo
de su barrilete de papel de china
bostezaba la lentitud de la tarde de verano.
El viento ya inmóvil sobre las lomas,
los candiles de las primeras fincas,
las luces de la última gasolinera:
le despertaban de su ocioso infinito
que flotaba en el aire de corcho de las afueras.

NIÑO CON BARRILETE 2

Mi barrilete vuela sobre los cerros
de Hato Grande y no se quema,
no lo tocan las llamas
de los robledales secos
ni el humo lo enreda en el aire.
Noviembre eólico que encumbra mi barrilete
lejos del llameante marzo
que se ha ido con las hormigas rojas
a olvidar su furia debajo las raíces
entre la miel subterránea de la tierra.

Todo un carrete de hilo de 2000 yardas

tendido

sin combas

en el laberinto

azul de noviembre.

EL POEMA

Las colas de las palabras tiemblan en el viento

encumbralas un poquito
levantalas hacia arriba
más allá de vos mismo

el poema comienza a volar

dale hilo sin miedo cuando pida
y dejá que tu enrolladora
gire sin parar su estrella

el poema se va

ahora esperá que toque el cielo.

COLLAGE

Los tejados guardan un recuerdo quebrado
de su paso armado por las tardes.
El silencio de mi honda
de hules infinitos
espantaba a los pájaros
en el espacio pascaliano.
Las tijeretas cortaban el cielo
en jirones de tela lapislázuli.
Los chichitotes venían del Otro Mundo de Escher
a posarse en los jocotes maduros
del Arbol Rojo de Mondrian.
Niño hacedor de collages
con pájaros muertos en esa edad
en que las cruces de los cementerios
son violines de Braque tocando al viento
una música de guadañas que silban
a ras de la hierba verde.

DE ÍCARO

Hedés a puro sol, me decía mi Abuela
cuando yo regresaba de los poteros
con las alas rotas de los pijules
precipitados en mis sueños de cera.

CERCO DE PIEDRA

Cerco de piedra, muralla de China,
torre caída de mi medioevo infantil :
lagartijas que eran dragones,
hierbajos que eran inmensos bosques,
huecos que eran pasajes donde mi mano
tocaba el sueño afilado del unicornio
dormido bajo el sol rojo de las pitahayas.

DÍA

Esencia del camino:
el puente que se comba hacia las aguas,
tránsito y no reja donde la avecilla
nocturna empolla la mañana
al paso claro de la corriente.

Ser como ese niño pescando
unido a su mojarra profunda,
a su salto manchado de cielo.

Mundo sobre el puente:
el día cuenta sus edades de madera y barro,
una vendedora pasa silbando a las comarcas
su mester de ciudades y frutas ;
una muchacha pasa, ¿o pasó el viento con flores?
Un ciclista pasa hambriento girando
sobre dos ruedas de pan silvestre.

La tarde, la avecilla que empolla,
el niño que se marcha con su cesto
manchado de cielos inmóviles

(unos campesinos al borde del camino
incendiaban el tiempo en el corazón
amarillo de las cúpulas de paja seca).

UNA HISTORIA

La Mujer levantó de las brasas
el tarro donde hervía el café
y lo virtió en el huacal sepia
del Hombre que venía de cavar un pozo
en sitios donde abunda la roca.
La Mujer enjuagó el tarro del café
y desgranó en su fondo oscuro
dos o tres puñados de maní
y llamó desde la puerta
de la cocina en pampas
al Hijo que jugaba deslizándose
en los hoyitos del patio
los colores imposibles de las canicas de hueso.
El niño que vendía en las tardecitas
parpadeantes del verano
maní en cartuchos color gladiolo.
El niño que iba con su tarro negro
de tanto fuego repetido
rompiendo con su aguda sombra el flaco preludeo
temprano visitado por los papalotes nocturnos.
El niño que se sentaba sobre la piedra
aún caliente del día transcurrido
a contar unas monedas cobrizas
que no sonaban a nada
bajo el resplandor mayate de una bujía
del alumbrado público,
escaso en las afueras del pueblo
y donde abundaba la roca.

FIEBRE

El Doctor Jarquín que viene del bar
de tía Deifilia oloroso a ron
no es nada
limonada cimarrona
bebetina en paquetitos rosados
los pasos de Abuela cruzando el patio
las manos de Abuela encendiendo los candiles
y vicks vaporub de pies a cabeza
y no llore jodido
y cobijate Gran Vago
si pasastes todo el santo día en las lomas.

ABUELA EN DICIEMBRE

El azul nómada
puede pacer aquí en el patio
sedentario bien barrido.
Es tiempo de cortar
las ramas del malinche
que ya rozan el tejado.
Hay que pintar las sillas
de un verde nuevo,
más claro que el verde
de las begonias.
Los piches del patio
volaron en la noche
y se fueron por el cielo
al llamado primitivo
de una bandada de paso
tal vez hacia las costas de Puerto Díaz.
Un hombre y una escalera
bastaban para reparar las tejas
que el viento arrancaba
como a las grandes vainas
del malinche.
El Advenimiento tenía el olor
del aguarrás disuelto entre las begonias
y las sillas y una esperanza
de aves que vuelan en la noche.

MARZO LLEGABA DE LAS AFUERAS.

El polvo como un rubio fantasma se levanta.

Julio Cabrales

MARZO

Las gallinas cenicientas
que comían los pedruzcos del verano
bajo las carretas polvosas de marzo,
tambaleantes con bueyes que el sol
trocaba en yeso y párpados de lona.
El zaguán húmedo de la Semana Santa
y la casona con paredes de magnolia.
El molino provinciano de tía Leonor :
las indias junto al motorcito
de diesel abanicadas por las aspas,
conversando mientras las palomas de Castilla
picoteaban el maíz caído de sus enaguas
que volaban mostrando sus piernas,
fijas como el mediodía sobre el tejado.
Aquellos jugadores bolsirotos
en el quiosco ventolero del parque
esquineando las monedas sobre las ladrilletas
de un rojizo azar y sombreadas
por el árbol de mamón aduanero rousseauniano.
Y el alcaraván de la tarde,
dándonos la hora de la luna quemada en el llano.
Y el agua, agua de los piperos
tras el cántaro hiperbóreo, terrenal
de la infancia con persianas
hacia los cerros de verdeantes arrayanes.

EL CÁNTARO

No se ha quebrado el cántaro
íngrimo del corredor
en que mi Abuela daba de beber
a los hombres y a las golondrinas.
Todavía vienen de los pozos
de las afueras amarillas
los piperos cargando
en sus humildes ánforas
el origen de la mañana,
todavía les veo llenar ese cántaro
que nos quitaba la sed que se sentía
cuando el Nazareno andaba
arrastrando su cruz
entre las cenizas
de las quemas de marzo.

UN RASPADO

El solazo, los garrobos
rascándose la cabeza
con el viento reseco.
El carretón de raspados
suena en la calle su campanita de cobre
y mi Abuela me compra uno
bañado de miel escarlata
y el mediodía – colibrí de fuego –
chupa refrescándose en el cono
que victorioso llevo en el aire.

BUSES

Los buses que viajaban hacia el Rama
– destartados por las pedradas de los caminos
y los hondazos del viento –
claxonaban cuando bajaban a pique
la última cuadra de la calle Palo Solo
y ese escándalo de metal y polvo
que arrancaba los pétalos
a la Rosa de los Vientos
se escuchaba desde el corredor
a través de la malla
de alambre de gallina
de los eucaliptos
y del cerco de piedra.

ABUELA Y EL RÍO


Abuela no cree en la historia
que cuenta la lavandera.
Ella conoce el paso lajoso del río
y ayer no llovió, en marzo las aguas
son verdes espejos inmóviles
y su vestido floreado
cualquiera pudo haberlo robado
cuando la lavandera hablaba
con el lechero o el pescador.
Culpar al río no se puede.
Abuela conoce todos los raptos de sus pozas,
todos los remolinos de sus bocanas,
toda la mancedumbre de sus recodos.

A mi Abuela sólo la imagino
viajando en carreta
cuando los corteces están toditos
brotados en copos amarillos,
las quebradas ralas
preñadas de guirisapos,
las cincoyas maduras
a punta de reventar,
camino a Puerto Díaz.



PUENTE RURAL

Habían aserrado los troncos.
La larga sierra manual
descansaba sobre la hierba
fatigada del mediodía.
El maestro y el joven aprendiz
acodados al borde del barranco
miraban las pequeñas embarcaciones
de hojas que surcaban el río.
Siesta. La urraca celestina
del claxon mundano
prefiere el holocausto del paisaje
ante el sereno dominio de la chicharra.
Aserrados los troncos
el maestro y el joven aprendiz
clavan los anchos tablones
cortados a ras de la luna nueva.
El río – oh carpinteros de las lindes –
los sueña tachonando las nubes.
Mañana cuando el gallo cenizo del caserío
despierte al fénix del día :
los madrugadores que se levantan con los Idus de Marzo
llevando en hombros el zurrón anaranjado de los sueños,
los hatos de ganado cansados de polvo
mugiendo nostálgicos hacia la lúcida lejanía del sur,
las carretas cargadas de leña
y el grito ronco del boyero
cruzarán este puente,
ángeles en yuntas sobre las aguas.



TORO-HUACO

Llameaba el cielo de entonces
cuando en la tierra danzaba
el hombre vestido de fuego.
Marzo llegaba de las afueras,
polvasal que levantaba la yeguada.
Mi ciudad amada por el verano
bajo la tristeza de las aguas escasas.
En el quiosco
la banda municipal
soplaba una balada
deletreada en las comarcas
por los alcaravanes del llano.
Nada de infernal,
nada de laberíntico :
la nube en el interior del cielo,
el hombre en el interior del toro
quemándose, nativa ceniza
de la infancia.



JUIGALPA

Mi ciudad comienza
en una línea polvorienta
de casonas al sol
Juigalpa de calles
de tierra pelada
esperando ciega
en las esquinas de la sed
el ojo de agua perdido que traen
los cantos de guás de los piperos
Juigalpa en los confines del verano
que adentrándose en las quemerías del año
es luna tierna de cornizuelo
lagartija curvada
sobre la peña del tiempo
herradura que perdió
el caballo del viento
mi ciudad que corre
desbocada hacia el Mayales
donde se hunde para resurgir
en el círculo que esboza
el sábalo cuando agita
las aguas por un fruto
verde o maduro
caído del silencio en cáscaras
de los chilamates de marzo.

CANCIÓN DE FIN DE MARZO

Los caminos locos de polvo
los caminos locos de polvo
el invierno el invierno pronto
pronto les dará la razón.

CONJURANDO EL INVIERNO

...y de llama a recuerdo vas, y en ambos a ti solo te encuentras

Luis Cernuda

Señor de los Ejércitos, conjuraba mi Abuela
y la rayería del cordonazo de San Francisco
enmudecía a lo largo de los cerros
de Hato Grande.

LA TORMENTA

Truena en el cielo de ahora
y como en otras tardes así
en que la lluvia era
una ráfaga borrosa
de ángeles que pasan
recuerdo la ceremonia de mi Abuela
a la hora de la tormenta
ocultando los espejos
detrás de máscaras de manta
conjurando el aliento ocre del oráculo
que empañaba el cielo de Juigalpa en mayo.
Truena en el cielo de Europa
y en mi tarde de aquí no habrá llena en el Mayales
que deje el buen barro para los pies de los tendaleros
ni bocana para revolver mis destiempos
ni pesca de mojarras bajo los mangales de Batavia.
La pedrada de un rayo
quiebra los vitrales del tiempo
y nadie corre a borrar la mueca
sibilina del relámpago
y mi vida al rojo vivo
se refleja en las aguas de un río
que se lleva mi sombra de azogue roto
entre espejos sin augurios.

LA GOTERA

Nuestro tejado imperfecto
gotea entre las vigas
húmedas del tiempo

pero

una palangana oxidada
un culo de tinaja
un cubo de plástico

a ras de la tierra
sostienen la clepsidra

el pesado abalorio de los cielos

del invierno que apelmaza las zompoperas.

LAS QUEMAS

En los tiempos de las quemas
las calles de mi ciudad se llenaban de humo oloroso
y hasta habían pajas enteras calcinadas
flotando en el aire y que desaparecían
apenas las tocabas con el dedo
en esos días el sol se convertía en una brasa furiosa
y los ojos se nos ponían rojizos por el resplandor
de las llamas que se levantaban de las afueras
de noche cuando miraba hacia los cerros
las manchas de fuego en las laderas
parpadeaban en la lejanía
como si alguien en la oscuridad las atizara
Abuela decía que eran bandadas de monos
danzando a la orilla de fogatas como almas en pena
pero yo sabía que la quema de los potreros
era oficio temporal de los hombres
para que la tierra estuviera desnuda y sedienta
al encuentro de los aguaceros de mayo,
casi como ocurre aquí en Europa
con la llegada de la primavera,
sólo que allá necesitábamos tanto de la hierba nueva
para que las vacas de mi padre y de toda la gente
dieran leche y carne en abundancia
durante la larga estación de las lluvias.

Te llevaré una noche de marzo a mi tierra
y verás la luna roja de las quemadas
desaparecer detrás del ardor de los cerros
ahí contemplarás conmigo la aparición
de la vida en el vuelo gris de la ceniza.

SE LLEGA A MI TIERRA

Se llega a mi tierra
– si es época de invierno –
por una carretera llena de charcos
donde se refleja al infinito el cielo.
Se llega a mi tierra
– si es época de verano –
por una carretera que se transforma
a tu paso en nubarrada de polvo.

Se llega a mi tierra en el sueño de una noche :
el tiempo que dura el candil de una estrella.

Mi casa era un portón
tejido de una enredadera de calala
un árbol de malinche
que prolongaba en el cielo
el fuego del homo
un camino de conchas incrustadas
en la tierra que llevaba hasta el corredor
donde reinaba mi Abuela
sentada en su mecedora
las manos posadas
sobre el blanco delantal
mi casa era un portón
que yo crucé un día
para imaginar en otro allá
un hombre que acodado en el tiempo
escribiera bajo el umbral de su nada
las palabras de un regreso ya tardío
un hombre que busca un empleo
de veilleur de nuit dans un hôtel
un hombre inscrito en una Facultad
de Letras que no acaba nunca
alguien en fin bebiendo una cerveza
que tiembla cuando pasan
junto a las vitrinas vahosas del atardecer
los buses invernales de una ciudad lejana.

lapageblanche

septembre/octobre(2002)numéro(22)

www.lapageblanche.com

contact@lapageblanche.com

Direction de la publication :

Pierre Lamarque

Direction de la rédaction :

Constantin Pricop

Réalisation :

Mickaël Lapouge

Abonnement :

Un an/six numéros :

- édition électronique : 15 €

- édition papier : 30 €

par chèque ou mandat à l'ordre de l'association
La Page Blanche, en indiquant vos coordonnées,
à l'adresse suivante :

La Page Blanche

27 bis RN 113

33640 Beautiran France

Dépôt légal : à parution

ISSN 1626-0295

©2002 La Page Blanche - association loi 1901

La reproduction même partielle des articles et illustrations publiés
par La Page Blanche est interdite sauf autorisation.

Édition électronique